

UN ETE A NOHANT

De

JAROSLAW IWASZKIEWICZ

Traduction d'ISABELLE MACOR-FILARSKA

Année 1983

POL 39N478

ACTE PREMIER

Un après-midi d'été. Le salon de Madame SAND à Nohant. Epoque où CHOPIN compose sa sonate en si mineur. L'atmosphère est remplie de musique. De la pièce voisine, où habite le compositeur, nous *parviennent* ~~entendent~~ sans cesse les rythmes marqués de la sonate, répétés et travaillés maintes fois. Il ne manque que le milieu du largo. (Tout - excepté le milieu du largo). Le salon est modestement meublé, mobilier Louis XVI. Au milieu, une grande table, oeuvre du charpentier local, servant aux jeux et au travail. A côté, un secrétaire sur lequel Madame SAND a coutume d'écrire.

Près du mur, un vide, laissé par le piano que l'on a transporté dans la chambre de CHOPIN.

Derrière la scène, du tumulte et de l'agitation comme d'habitude en été à la maison où résident beaucoup de jeunes. Les portes tout au fond (porte-fenêtre) s'ouvrent sur le jardin où l'on voit de grands arbres, des tilleuls, des marronniers et des rosiers en fleurs. Là-bas, plein de lumière et le plein air. Les personnages entrent sur la scène, venant du jardin.

Là musique dure pendant presque tout l'acte.

JAN

(montre à Madeleine, qui vient de prendre son service pour la première fois, comment il faut épousseter tous les objets amassés dans le salon. Madeleine n'est pas très douée, Jan s'irrite).

\* - Pas comme ça, seulement comme ça.

(De la chambre de Chopin résonnent les sons du piano).

(Jan hoche la tête et se frappe le front, Madeleine rit bruyamment).

- Chut... Qu'est-ce que ça veut dire ? Quelle fille impertinente...

GEORGE SAND

Entre dans le jardin en tenue de cheval, fatiguée mais animée.

- Bonjour ! (Caresse Madeleine sous le menton). La vieille Ursule t'a donc envoyée ? C'est très bien. Tu es très belle ma petite. Toute la famille est si jolie. La plus jolie de tout Nohant et peut-être même de tout le Berry. J'espère que tu seras bien ici. Apprends et sois obéissante...  
(à Jan) Où est Mademoiselle Solange ?

JAN

- Elle est partie se promener

GEORGE SAND

- Et Monsieur Maurice ?

JAN

- Dans le jardin avec Mademoiselle Augustine.

GEORGE SAND

- Ah bon. Et les jeunes messieurs ?

\* Prendre un accent polonais

JAN

- Monsieur Rousseau est allé au parc avec son chevalet... Monsieur Clesinger est en haut... Monsieur Fernand n'est pas encore arrivé...

GEORGE SAND

- Je ne m'enquiers pas de Monsieur Fernand... Monsieur Wodzinski ?

JAN

- Monsieur le Comte s'est levé il y a un instant. Il me semble qu'il a ordonné de sceller les chevaux...

GEORGE SAND

- A nouveau parti... Bon, vous pouvez vous retirer Jan (à la suite de Jan, sortant) Jan, et le bouillon pour Monsieur Chopin ?

JAN

- Je l'apporte tout de suite Madame la Baronne...

GEORGE SAND

- Jan, les torches.

Jan allume les torches à la cheminée, ensuite le cigare de Madame Sand. Jan et Madelaine sortent, George Sand s'installe dans un fauteuil, reste pensive et tombe dans une sorte de somnolence.

WODZINSKI

(Sort de la chambre de Chopin, mettant son portefeuille dans sa poche)

- Oh ! Si tôt Madame ?

GEORGE SAND

- Vous partez ? Pour Châteauroux ?

WODZINSKI

- Châteauroux serait trop loin dans cette tenue. Je deviens trop lourd, pour voyager à cheval.

GEORGE SAND

- A votre âge, mon Dieu ! Alors, chez Monsieur le curé pour une partie de cartes ? et de si bon matin ! Vos divertissements m'étonnent. Passer des heures entières avec des gens si peu instruits...

WODZINSKI

- Mais voyons Madame la Baronne...

GEORGE SAND

- Je n'ai rien contre. Chacun trouve son plaisir où il le peut et c'est très bien ainsi. Du reste, la journée est magnifique et une petite promenade à cheval vous fera du bien... Vous avez pris de l'embonpoint.

WODZINSKI

- Vous êtes allée loin ?

GEORGE SAND

- Oui... J'avais besoin de me reposer après le travail... J'ai écrit aujourd'hui jusqu'à six heures, ensuite trois heures à cheval, un bain dans l'Indre. L'eau était froide comme de la glace. Vous voyez, c'est comme cela que l'on passe la matinée à la campagne, si l'on veut vraiment voir la nature pendant que l'on travaille. Bon, et maintenant il faut que je me change et me mette à mes corrections, car Buloz ne me laisse pas en paix avec sa "Revue".

WODZINSKI

- J'admire votre ardeur au travail.

GEORGE SAND

- C'est un trait de caractère typiquement français. Je n'en ai pas hérité du roi de Pologne, mon ancêtre...

WODZINSKI

- Qui était d'ailleurs un allemand de sang pur.

GEORGE SAND

- Le travail m'arrache à la réalité.

WODZINSKI

- Je pense que votre réalité n'est pas si pénible. Vous vivez dans un pays libre, sur une terre libre, entourée par la gloire, le respect, l'amour.

GEORGE SAND

- Il semble que la liberté véritable soit accessible uniquement dans une république idéale que l'on ne verra pas de si tôt sur terre...

C'est la première chose...

Et deuxièmement, vous ne pouvez pas croire que ces choses, (avec un soupir), la Gloire, le respect, l'amour apportent de déceptions.

WODZINSKI

- Et pourtant ce domaine merveilleux, cette vieille maison, ce parc, ce village où chacun connaît sa "bonne dame de Nohant"...

GEORGE SAND

- Cela est vrai, cela est vrai (pensive) Nohant m'est toujours fidèle.

J'ai défendu ce domaine deux fois comme une lionne. Et je savais pourquoi je le faisais. La première fois après la mort de ma grand-mère qui passa presque toute sa vie ici...

WODZINSKI

- C'est celle qui était la fille de Maurice Sas.

GEORGE SAND

- Oui, c'était une grande dame... La deuxième fois contre mon mari ! Nohant fut la cause de notre divorce.

WODZINSKI

- Est-ce possible ?

GEORGE SAND

- J'ai longtemps souffert de ses étranges grossièretés. Mais quand il commença à couper les arbres qui entouraient la maison, je dis : basta. C'était pire que toutes les dettes qu'il avait amassées.

Va-t-en, hors de ma maison.

Nous nous mîmes d'accord pour la rente et Monsieur le Baron voulut bien quitter la place, pour aller habiter, il est vrai pas très loin... Grâce à Dieu, quelque chose de ce parc était encore préservé.

WODZINSKI

- Quelque chose ? Mais c'est magnifique ! Ces arbres merveilleux, ces roses, cette pelouse...

GEORGE SAND

(avec animation)

- N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Et les environs ! Ces ravins, enfin, ces crevasses, ces plaines, ces champs. Cela ne vous rappelle-t-il pas les steppes de Pologne ?

WODZINSKI

- Les steppes de Pologne ? Bien sûr, bien sûr... mais je suis de la région de Poznan.\*  
Le niveau de notre agriculture est très élevé...

GEORGE SAND

- Vraiment ? On peut chevaucher des heures durant à travers champs. C'est très beau...

WODZINSKI

- J'estime seulement qu'ils ne sont pas assez exploités d'un point de vue économique... A votre place, j'aménagerais une aspergerie et je cultiverais les primeurs. Absolument... En outre...

GEORGE SAND

(offensée)

- Et votre exploitation.

WODZINSKI

- Moi ? La mienne ? Oh, moi je donne tout à ferme... J'ai moins de tracas, je suis plus libre...

\* Les steppes se trouvent à l'Est. Poznan est à l'Ouest.

GEORGE SAND

- Dommage que vous n'avez pas installé d'aspergerie chez vous-même. La mienne date de la fin du siècle dernier... Mais vous ne l'avez pas remarqué ! (Sur un autre ton) Ah, ce Jan est une véritable calamité, quelle affreuse créature !... (elle sourit et appelle par la porte) Jan, Jan, le bouillon, pour Monsieur Chopin ! Je te l'ai pourtant déjà dit...

JAN

(derrière la scène)

- Suzanne ne l'a pas encore préparé.

GEORGE SAND

( à Wodzinski)

- Il faut tout contrôler soi-même...

WODZINSKI

- Vous n'aviez pas assez de tracas...

GEORGE SAND

- Chopin, c'est mon troisième enfant. Vous ne le saviez pas ?

WODZINSKI

- Tout le monde le sait... Même la famille de Chopin est pleine de reconnaissance pour vous.

GEORGE SAND

(avec amertume)

- Oui, la famille peut-être... Effectivement j'ai pour mes amis cet instinct maternel qu'ils n'apprécient pas forcément. Bon, mais il faut que je me change. Au revoir et n'oubliez pas le déjeuner. Suzanne fait un délicieux soufflé au fromage !... (elle sort).



WODZINSKI

(avec compassion)

- Pauvre Suzanne...

(veut sortir, à la porte il rencontre Rousseau, qui revient du parc  
une toile tendue sur un cadre)

- Messieurs les artistes, dès le matin au travail.

ROUSSEAU

- Dès le matin ? Mais l'après-midi est déjà bien avancé ! C'est maintenant  
que la lumière est la plus belle sur l'étang...

WODZINSKI

- Vous peignez d'après nature ?

ROUSSEAU

- Est-il de meilleur maître au monde ?

WODZINSKI

- Oui, à présent c'est la mode... Vous ne jouez pas aux cartes ?

ROUSSEAU

- Non, Monsieur...

WODZINSKI

- Vous avez dit cela sur un ton légèrement dédaigneux... Vous verrez,  
quand vous aurez mon âge... Dommage, il nous faut un quatrième partenaire  
pour le wist car si on ne trouve pas le quatrième, les jeux de hasard  
vont recommencer.

ROUSSEAU

- Il vaut mieux ne pas jouer du tout.

WODZINSKI

- C'est comme si je vous conseillais de cesser d'aimer Mademoiselle Augustine...

ROUSSEAU

- Quelle comparaison. Elle et les cartes...

WODZINSKI

- Oh, bien sûr, excusez-moi Monsieur. Il n'y a aucune comparaison. Cependant, il y a peut-être quelque chose de commun... En amour, comme aux cartes, on peut perdre...  
(sort en riant)

(Rousseau pose la peinture sur la cheminée et l'examine, Clesinger entre).

CLESINGER

- Cette musique incessante est insupportable, on ne peut pas du tout travailler. Tu es tranquille toi en plein air. Mais moi, je ne vais pas sortir mon argile dans la cour.

ROUSSEAU

- Comment ça marche, le portrait de Solange ?

CLESINGER

- Assez bien... En tout cas, ce n'est pas comme pour le portrait de sa mère...

ROUSSEAU

- Je m'en doute (Il rit).

CLESINGER

- Que signifient ces sourires stupides (Il veut le boxer).

ROUSSEAU

- Va-t-en, va-t-en... avec tes manières de troupier.

CLESINGER

- Ils ne peuvent pas oublier que j'ai été soldat. Personne ne plaisante de ce que je suis sculpteur...

ROUSSEAU

- Apparemment tu es un bon sculpteur.

CLESINGER

- Je voudrais bien... Mais c'est très difficile...

ROUSSEAU

- Et la peinture ? tu crois que c'est facile ?

CLESINGER

- Je ne vais pas me quereller... Mais imagine le prix du matériel seul, quelle différence !...

ROUSSEAU

- Oui, bien sûr. Mais ce n'est pas le plus important.

CLESINGER

- Quelle somme faut-il emprunter pour acheter un morceau de marbre. Déjà comme ça j'ai des dettes...

ROUSSEAU

- Marie-toi...

CLESINGER

- C'est pour cela que je suis venu ici.

ROUSSEAU

(avec un rire naif)

- Tu plaisantes. Madame Sand ne voudra pas de toi.

CLESINGER

- Tu es bête comme tes pieds. J'en ai assez de la vieille. Froide, bon sang, comme la glace.

Je pense à Solange...

ROUSSEAU

- Solange ? Toi ? Mais elle passe pour la fiancée de Fernand, non ?

CLESINGER

- Fiancée ou pas. J'ai ma méthode.

ROUSSEAU

- Salaud.

CLESINGER

- Tu crois que je vais tourner autour et la regarder comme tu fais pour Augustine ?

ROUSSEAU

- Et tu veux que tout le monde oublie ton grade de sergent ? Car enfin, tu nous le rappelles à chaque pas.

CLESINGER

- Sergent ou pas, j'aurai Solange.

ROUSSEAU

- Bonne chance.

CLESINGER

- Au fait... Où est-elle en ce moment ?

ROUSSEAU

- Elle est partie se promener... du côté de chez Fernand.

CLESINGER

- Au diable, ce voisin !

ROUSSEAU

- N'est-ce pas ? Et n'oublie pas que pour les femmes, c'est toujours le voisin le plus proche...

CLESINGER

- Belles perspectives... Où vas-tu ?

ROUSSEAU

- J'ai laissé mon chevalet près de l'étang. Viens, tu vas m'aider à rapporter la peinture...

CLESINGER

- Le chevalet du Augustine ?...

ROUSSEAU

- Malheureusement, je n'ai pas encore vu Augustine... Je ne sais vraiment que penser de toute cette affaire. Tous, me semble-t-il, sont de mon côté... sauf elle... Maurice me considère déjà comme son fiancé.

CLESINGER

- Il t'a dit quelque chose ?

ROUSSEAU

- Non, mais j'ai eu cette impression... Et elle est si étrange.

CLESINGER

- Un bon conseil en retour, si seulement tu as quelques doutes, il vaut mieux laisser tomber tout de suite...

ROUSSEAU

- Laisser tomber... laisser tomber... Comme si l'on pouvait comme ça, tout d'un coup, ne plus aimer. C'est facile à dire, pour toi, avec ton caractère. Mais moi je suis différent.

CLESINGER

- Tu es une vraie fem<sup>m</sup>lette... Bon, viens pour le chevalet. Range-le et rentre chez toi. C'est un bon conseil.

ROUSSEAU

- Je n'ai pas encore terminé mon tableau.

CLESINGER

(l'examine)

- Charmante cette vue... Tu le finiras à Paris. Les soupirs de nostalgie ont une influence excellente sur les paysages.

ROUSSEAU

- Tu en fais un philosophe... Allons, viens (Sortent.)

Madeleine apporte sur un plateau un bol de bouillon pour Chopin. Jan l'accompagne, devant la porte de Chopin, il lui prend le plateau et frappe ; il entre ensuite dans la chambre du musicien et ressort immédiatement sans laisser le plateau.

JAN

(donnant le plateau à Madeleine).

(Avec un accent polonais).

- Monsieur Chopin - Madelaine toujours apporte - Toujours Madeleine... Chaque jour.. (Il hausse les épaules et va à la cuisine).

Madeleine entre dans la chambre de Chopin ; c'est seulement maintenant que la musique se tait ; un instant plus tard, Madeleine revient sans plateau, laisse ouverte la porte de la chambre de Chopin, retourne à la cuisine. La musique reprend, cette fois-ci plus forte, car la porte est ouverte. La porte qui donne sur le parc est également ouverte, jeu de lumière dans les arbres. Maurice et Augustine entrent par la porte du jardin.

MAURICE

- A nouveau cette musique... Je n'en peux plus...
- (ferme sans cérémonie la porte de la chambre de Chopin).
- Si cela dure plus longtemps, mes nerfs ne le supporteront pas.

AUGUSTINE

- (Ne prête pas la moindre attention à ce que Maurice dit et fait, tout à ses pensées, le regard sans cesse cependant fixé sur lui)
- Maurice... Tu ne réponds rien à ma question ?

MAURICE

- Mais qu'as-tu demandé ?

AUGUSTINE

- Comment ? Tu n'as pas entendu ? Tu ne fais même plus attention à ce que je dis ?

MAURICE

- Je t'en prie, pas de scènes...

AUGUSTINE

- Pas de scènes... Très bien, il n'y aura pas de scènes...

MAURICE

- Tu as remarqué la nouvelle servante ? Jolie, n'est-ce pas ?

AUGUSTINE

- (prend Maurice par la main)
- Ecoute-moi, ne détourne pas le sujet de la conversation. Dis-moi tout de suite et sans détour, ce que je vais devenir.

MAURICE

- Tu dois prendre conseil auprès de ma mère. Moi, je ne sais pas.

AUGUSTINE

- Maurice !

MAURICE

- Et oui, ma chérie, il ne faut pas en faire un drame. Puisque Rousseau t'aime tant...

AUGUSTINE

- Que m'importe ce Rousseau ! C'est toi qui l'as amené ici.

MAURICE

- Quelle idée ? D'où pouvais-je connaître ce peintre ? Ce sont toutes des idées de ma mère. Elle les a dénichés tous les deux quelque part, lui et Clésinper. Si tu veux te marier avec lui, c'est bien. Si tu ne veux pas, c'est bien aussi.

AUGUSTINE

- Maurice, mais qu'allons-nous devenir ?

MAURICE

- Qu'allons-nous devenir ! Qu'allons-nous devenir ! Et qu'est-ce que tu t'imaginais ? Rien ne dure éternellement.

AUGUSTINE

- Solange dit toujours que tu n'es pas un homme bon.

MAURICE

- Parce qu'elle est bonne, elle. D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que ces qualificatifs ? Je ne suis pas un romantique comme ma maman. Du reste, elle non plus, elle n'a été romantique que dans les livres. Je ne suis pas le héros de Lélia . Bon, bon... Personne n'est jamais bon.



AUGUSTINE

- (Tout doucement, presque en aparté)
- Tu m'avais promis que tu m'épouserais...

MAURICE

- J'avais promis ? J'avais promis. En effet, si tu le veux absolument, je t'épouserai. Mais tout simplement, je ne te conseille pas de te marier avec moi. Quel couple cela fera ? Tu n'as pratiquement pas un sou, et moi pas beaucoup plus.

AUGUSTINE

- Oui, tu as raison, je vois que ça ne serait pas bien. Je pensais que tu m'aimais cependant.

MAURICE

(avec une ardeur soudaine)

- Augustine ? Comment ? Tu doutes de mon amour ? Ne t'en ai-je pas donné mille preuves ?

AUGUSTINE

(dont le visage s'éclaire soudain)

- Maurice... Mais puisque tu ne veux pas te marier avec moi ?

MAURICE

- Comment, je ne veux pas ? Je ne peux pas, tu veux dire. Tu n'es vraiment pas raisonnable. Tu ne sais pas toi-même ce que c'est que le mariage. Le mariage, ma chérie, ce n'est pas une plaisanterie.

AUGUSTINE

- Pour les gens qui s'aiment vraiment...

MAURICE

- Ma petite Augustine, on ne vit pas que d'amour, D'ailleurs, tu le sais bien. Maman ne serait jamais d'accord pour notre mariage.

AUGUSTINE

(avec un petit frisson d'angoisse)

- Maman ! Et cependant, il fut un temps où je pensais qu'elle aurait voulu cela.

MAURICE

- Tu t'es sûrement fait des illusions. D'ailleurs, maman a toujours été si bonne pour toi.

AUGUSTINE

- Ouiiii. Pendant un certain temps. Mais elle a bien changé à présent.

MAURICE

- C'est seulement une impression. En ce qui concerne Rousseau, tu devrais t'en ouvrir à elle. Elle te donnera les meilleurs conseils avec la plus grande bienveillance.

AUGUSTINE

(en larmes)

- Maurice, Maurice, je suis si malheureuse. Tu m'abandonnes.

MAURICE

(l'étreint)

- Mais non, ma chérie, bien-aimée, je ne souhaite que ton bonheur.

AUGUSTINE

(l'étreint)

- Mon chéri, mon très cher.

MAURICE

- Ne te désespère pas, ne pleure pas. Tu épouseras Monsieur Rousseau.

(Il l'embrasse).

ROUSSEAU

(Arrive du jardin, son chevalet à la main, et entend les derniers mots).

- Excusez-moi, je ne vous dérange pas ?

MAURICE

- Mais non.

ROUSSEAU

- Mademoiselle Augustine, vous m'avez bercé d'illusions.

AUGUSTINE

- Je suis désolée. Cependant, je ne vous ai jamais rien assuré.

ROUSSEAU

- Dites donc, votre cousin, il se conduit ignoblement avec vous. Je vous mets en garde contre lui, comme un homme qui vous aime sincèrement.

MAURICE

- Je vous défends de tenir de tels propos.

ROUSSEAU

- Vous avez séduit cette jeune fille et maintenant vous voulez la marier...

Madame SAND entre sans être vue.

MAURICE

- Monsieur Rousseau, vous vous oubliez.

ROUSSEAU

termine

- ... de mèche avec sa maman.

MAURICE

- Vous passez la mesure, Monsieur.  
(Il le giffle).

GEORGE SAND

- Maurice, c'est notre hôte.  
(Elle giffle Maurice)

ROUSSEAU

- Ah, c'est une jolie famille.  
(Très calmement, il enlève la toile de la cheminée et sort).

GEORGE SAND

- Maurice, vas immédiatement chez Monsieur Rousseau et présente lui tes excuses pour ce que tu viens de faire.  
Tu as défendu mon honneur mais tu as vraiment exagéré. Bon, va...  
(Maurice baise la main de sa mère et sort).

AUGUSTINE

- Pauvre Rousseau.

GEORGE SAND

- Il avait l'air peu bavard et il a déblatéré de telles choses.

AUGUSTINE

- Il s'est emporté. Maurice n'avait pas besoin de défendre mon honneur d'une façon si chevaleresque. Ce peintre ne mérite pas qu'on le prenne tant au sérieux.

GEORGE SAND

- Je préférerais cependant que tu le traites plus au sérieux. Pourquoi n'as-tu pas voulu écouter ses prières ?

AUGUSTINE

- Je ne l'aime pas.

GEORGE SAND

- Très bien, mon enfant. Pendant six ans, tu as été ma pupille, mon troisième enfant. Je connais bien ton caractère, cependant j'ai le sentiment que tu ne trouveras pas de si tôt un tel prétendant à ta main.

AUGUSTINE

- Je ne suis pas pressée de me marier.

GEORGE SAND

- Je comprends cela aussi, je connais bien ton indépendance de caractère et j'ai toujours essayé de l'encourager plus encore. Il me semble cependant qu'il s'agit pour toi de tout autre chose. Je pense que tu veux épouser Maurice.

AUGUSTINE

(avec insolence)

- Oui, je ne le cache pas.

GEORGE SAND

- Je te comprends parfaitement, ma chérie. Et tu me comprendras sûrement, si je te dis, que je ne permettrai jamais ce mariage.

AUGUSTINE

- Ainsi, ma tante, vous avez vu d'un oeil bienveillant notre flirt, et quand on en vient au mariage, basta.

GEORGE SAND

- L'amour et le mariage, Augustine, sont deux choses bien différentes.

AUGUSTINE

- Je ne comprends pas

GEORGE SAND

- Tu comprendras un jour. Maurice a besoin d'une toute autre femme.

AUGUSTINE

- Avant tout, riche.

GEORGE SAND

- Il se peut.

AUGUSTINE

- C'est un romantisme d'un genre particulier.

GEORGE SAND

- Le romantisme est bon dans les livres, parfois dans la vie, mais pas comme principe. Du reste, tu connais Maurice aussi bien que moi. Tu sais bien qu'il n'est pas très romantique. Il est dépourvu de poésie. Je ne dirai pas de sentiments, car il a toujours eu pour moi un grand coeur.

AUGUSTINE

- Vous vous leurrez, ma tante, quant à ce coeur.

GEORGE SAND

- Oh, cela, nul étranger ne peut le savoir. Il m'aime beaucoup.

AUGUSTINE

- Nous sommes toujours enclins à voir chez les autres le sentiment que nous portons nous-mêmes dans notre coeur.

GEORGE SAND

- Mon Dieu, quelle philosophie ! Ma chère Augustine, ne prends pas ces poses de sage, cela ne te sied pas du tout.

AUGUSTINE

- Ainsi, ma tante, vous ne voyez en Maurice que des qualités.

GEORGE SAND

- Non, non, pas que des qualités...

AUGUSTINE

- Il vous semble qu'il est un peintre de génie.

GEORGE SAND

- Monsieur Rousseau t'a sûrement dit qu'il n'a aucun talent. Permets-moi de ne pas croire ce jugement.

AUGUSTINE

- Vous vivrez encore plus d'une déception.

GEORGE SAND

- Une de moins, une de plus, cela n'est-il pas égal ? Seulement, toute cette aventure avec Monsieur Rousseau ne me plait pas du tout. Il faut à tout prix inciter Rousseau à rester à Nohant et à pardonner à Maurice son mauvais jour. C'est encore un véritable enfant, il ne sait pas ce qu'il fait. Je crains bien, si tu n'interviens pas, Augustine, que nous n'ayons un duel.

AUGUSTINE

- Un duel ? Mon Dieu !

GEORGE SAND

- Tout dépend de toi à présent.

AUGUSTINE

- Que dois-je faire ?

GEORGE SAND

- Trouve le petit peintre et demande-lui de rester à Nohant. Sois aimable avec lui. Et surtout, explique-lui que Maurice est si enfant et si impétueux qu'à vrai dire il n'est pas responsable de ses actes. Du reste, le cœur te dictera ce que tu dois dire.

AUGUSTINE

- Ah, ma tante, c'est vraiment horrible...  
(S'enfuit en courant).

GEORGE SAND restée seule, oublie immédiatement tous les événements chauds de la matinée, se met à ses corrections comme à une drogue. Elle s'assied au bureau, remue ses papiers et se met au travail. Regarde l'heure, prend une plume et sur les longues fiches de correction note quelque chose soigneusement. De la chambre de Chopin parvient un passage de musique travaillé avec application. La pendule sonne. Pendant un instant, il y a un silence. Enfin GEORGE SAND laisse ses corrections ; reste pensive, la tête appuyée sur sa main.

Mlle DE ROSIERES

- (Sort rapidement, regarde autour d'elle, elle est vêtue de façon prétentieuse et on entend le bruissement de sa robe de soie).
- Bonjour. Tu n'as pas vu Antoine ?

GEORGE SAND

- Mais si, je l'ai vu. Il y a une heure il a filé chez le curé pour jouer aux cartes.

Mlle DE ROSIERES

- (Tombe sur le divan)
- Il est parti jouer aux cartes chez le curé. Le coquin. Et tout cela, en secret, sans m'en dire un mot. Lui as-tu prêté de l'argent ?

GEORGE SAND

- Je n'ai pas d'argent à gaspiller. Il me semble qu'il a emprunté de l'argent à Chopin.



Mlle DE ROSIERES

- A Chopin ? C'est impossible !

GEORGE SAND

- Pourquoi ?

Mlle DE ROSIERES

- Chopin n'a pas un sou. Cela fait longtemps que Fontaine n'a rien extorqué aux éditeurs.

GEORGE SAND

- Pauvre Fontaine. Je ne lui envie pas les continuelles recommandations de Chopin et les courses incessantes pour régler ses affaires. Quant à Chopin, même s'il n'a pas un sou, il trouve toujours quelque chose pour son compatriote.

Mlle DE ROSIERES

- Etrange patriotisme.

GEORGE SAND

- En effet. Le Français le plus intelligent l'ennuie mais pour les siens, il a toujours du temps, un sourire et de la bonne humeur, même s'il s'agit d'un vrai barbare ou même de cette brave Laura Czosnowska, qui nous a tant ennuyés ici.

Mlle DE ROSIERES

- Le malheureux Maurice le lui a fait comprendre.

GEORGE SAND

- Elle n'avait rien de mieux à faire que de se plaindre à Chopin. Tu ne peux pas t'imaginer la scène que j'ai eue à cause de cela.

Mlle DE ROSIERES

- Une scène ?

GEORGE SAND

- Oui, une scène, sans paroles, comme il sait bien les faire, avec cette froideur aristocratique de teigne. J'aurais préféré qu'il me casse la vaisselle sur la tête.

Mlle DE ROSIERES

(en riant)

- Je m' imagine Chopin cassant la vaisselle. Mais qu'as-tu à être si énervée aujourd'hui ?

GEORGE SAND

- Je suis seulement fatiguée. Je ne peux pas me mettre à mon travail, et pourtant il faut écrire sans tarder, faire des corrections, en un mot une réserve de matériaux pour l'automne.

La "Revue des Deux Mondes" se fâche, je commence à avoir des dettes envers eux aussi. Tu ne peux pas savoir combien me coûte ce rythme de vie intensif.

Mlle DE ROSIERES

- En effet, j' imagine, une maison pleine d'invités, et de plus, les invités de nos invités...

GEORGE SAND

- Ah, Chopin n'est pas mon invité. En neuf ans, j'ai eu le temps de m'habituer à lui et à ses manières. Même à cette musique (elle indique la porte) et pourtant c'est insupportable. Tu entends comme il répète quinze fois la même mesure ? Et qu'est-ce que cela me donne ?

Mlle DE ROSIERES

- Tu m'inquiètes. Je t'ai encore jamais vue si énervée.

GEORGE SAND

- Je pense que je ne me suis jamais sentie si mal. Tu sais ce qui s'est passé il y a un instant ? Maurice a gifflé Rousseau.